

1

VOLTAIRE Extraits :

2

3

4 ***Vingt-troisième lettre philosophique*** « Sur la considération qu'on doit aux gens de lettres ».

5

6

1 Ni en Angleterre ni en aucun pays du monde on ne trouve des établissements en faveur des beaux-
2 arts comme en France. Il y a presque partout des universités ; mais c'est en France seulement qu'on
3 trouve ces utiles encouragements pour l'astronomie, pour toutes les parties des mathématiques,
4 pour celle de la pour les recherches de l'Antiquité, pour la peinture, la sculpture et l'architecture.
5 Louis XIV s'est immortalisé par toutes ces fondations, et cette immortalité ne lui a pas coûté deux
6 cent mille francs par an.

7

8 J'avoue que c'est un de mes étonnements que le parlement d'Angleterre, qui s'est avisé de
9 promettre vingt mille guinées à celui qui ferait l'impossible découverte des longitudes, n'ait jamais
10 pensé à imiter Louis XIV dans sa magnificence envers les arts.

11

12 Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation. Tel
13 est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. M.
14 Addison, en France, eût été de quelque académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque
15 femme, une de douze cents livres, ou plutôt on lui aurait fait des affaires, sous prétexte qu'on aurait
16 aperçu, dans sa tragédie de Caton , quelques traits contre le portier d'un homme en place ; en
17 Angleterre, il a été secrétaire d'État. M. Newton était intendant des monnaies du royaume ; M.
18 Congreve avait une charge importante ; M. Prior a été plénipotentiaire. Le docteur Swift est doyen
19 d'Irlande, et y est beaucoup plus considéré que le primat. Si la religion de M. Pope ne lui permet pas
20 d'avoir une place, elle n'empêche pas au moins que sa traduction d'Homère ne lui ait valu deux cent
21 mille francs. J'ai vu longtemps en France l'auteur de Rhadamiste près de mourir de faim ; et le fils
22 d'un des plus grands hommes que la France ait eus, et qui commençait à marcher sur les traces de
23 son père, était réduit à la misère sans M. Fagon. Ce qui encourage le plus les arts en Angleterre, c'est
24 la considération où ils sont : le portrait du premier ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet
25 ; mais j'ai vu celui de M. Pope dans vingt maisons.

26

27 M. Newton était honoré de son vivant, et l'a été après sa mort comme il devait l'être. Les principaux
28 de la nation se sont disputé l'honneur de porter le poêle à son convoi. Entrez à Westminster. Ce ne
29 sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire ; ce sont les monuments que la reconnaissance de la
30 nation a aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire ; vous y voyez leurs statues, comme
31 on voyait dans Athènes celles des Sophocle et des Platon ; et je suis persuadé que la seule vue de ces
32 glorieux monuments a excité plus d'un esprit et a formé plus d'un grand homme.

33

34 On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple
35 mérite ; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célèbre comédienne Mlle
36 Oldfield à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. Newton. Quelques-uns ont
37 prétendu qu'ils avaient d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire sentir
38 davantage la barbare et lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté à la voirie le corps de Mlle
39 Lecouvreur.

40

41 Mais je puis vous assurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de Mlle Oldfield, enterrée dans leur
42 Saint-Denis, n'ont rien consulté que leur goût ; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des
43 Sophocle et des Euripide, et de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se dévouent à réciter
44 devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie.

45

46 Du temps de Charles premier, et dans le commencement de ces guerres civiles commencées par des
47 rigoristes fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les
48 spectacles, d'autant plus que Charles premier et sa femme, fille de notre Henri le Grand, les aimaient
49 extrêmement.

50

51 Un docteur, nommé Prynne, scrupuleux à toute outrance, qui se serait cru damné s'il avait porté une
52 soutane au lieu d'un manteau court, et qui aurait voulu que la moitié des hommes eût massacré
53 l'autre pour la gloire de Dieu et la propaganda fide, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre
54 d'assez bonnes comédies qu'on jouait tous les jours très innocemment devant le Roi et la Reine. Il
55 cita l'autorité des rabbins et quelques passages de saint Bonaventure, pour prouver que l'Oedipe de
56 Sophocle était l'ouvrage du Malin, que Térence était excommunié ipso facto ; et il ajouta que sans
57 doute Brutus, qui était un janséniste très sévère, n'avait assassiné César que parce que César, qui
58 était grand-prêtre, avait composé une tragédie d'Oedipe ; enfin, il dit que tous ceux qui assistaient à
59 un spectacle étaient des excommuniés qui reniaient leur chrême et leur baptême. C'était outrager le
60 roi et toute la famille royale. Les Anglais respectaient alors Charles premier ; ils ne voulurent pas
61 souffrir qu'on parlât d'excommunier ce même prince à qui ils firent depuis couper la tête. M. Prynne
62 fut cité devant la Chambre étoilée, condamné à voir son beau livre brûlé par la main du bourreau, et
63 lui, à avoir les oreilles coupées. Son procès se voit dans les actes publics.

64

65 On se garde bien, en Italie, de flétrir l'opéra et d'excommunier le signor Senesino ou la signora
66 Cuzzoni. Pour moi, j'oserais souhaiter qu'on pût supprimer en France je ne sais quels mauvais livres
67 qu'on a imprimés contre nos spectacles ; car, lorsque les Italiens et les Anglais apprennent que nous
68 flétrissons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons, que l'on condamne comme
69 impie un spectacle représenté chez les religieux et dans les couvents, qu'on déshonore des jeux où
70 Louis XIV et Louis XV ont été acteurs, qu'on déclare oeuvre du démon des pièces revues par les
71 magistrats les plus sévères et représentées devant une reine vertueuse ; quand, dis-je, des étrangers
72 apprennent cette insolence, ce manque de respect à l'autorité royale, cette barbarie gothique qu'on
73 ose nommer sévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils pensent de notre nation ? Et comment
74 peuvent-ils concevoir, ou que nos lois autorisent un art déclaré si infâme, ou qu'on ose marquer de
75 tant d'infamie un art autorisé par les lois, récompensé par les souverains, cultivé par les grands
76 hommes et admiré des nations ; et qu'on trouve chez le même libraire la déclamation du père Le
77 Brun contre nos spectacles, à côté des ouvrages immortels des Racine, des Corneille, des Molière,
78 etc. ?

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36

Vingt-quatrième lettre **Sur les académies .**

Les Anglais ont eu, longtemps avant nous, une académie des sciences ; mais elle n'est pas si bien réglée que la nôtre, et cela par la seule raison peut-être qu'elle est plus ancienne ; car, si elle avait été formée après l'Académie de Paris, elle en aurait adopté quelques sages lois et eût perfectionné les autres.

La Société Royale de Londres manque des deux choses les plus nécessaires aux hommes, de récompenses et de règles. C'est une petite fortune sûre à Paris pour un géomètre, pour un chimiste, qu'une place à l'Académie ; au contraire, il en coûte à Londres pour être de la Société Royale. Quiconque dit en Angleterre : « J'aime les arts et veut être de la Société, en est dans l'instant. Mais en France, pour être membre et pensionnaire de l'Académie, ce n'est pas assez d'être amateur ; il faut être savant, et disputer la place contre des concurrents d'autant plus redoutables qu'ils sont animés par la gloire, par l'intérêt, par la difficulté même, et par cette inflexibilité d'esprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des sciences de calcul.

L'Académie des sciences est sagement bornée à l'étude de la nature, et en vérité c'est un champ assez vaste pour occuper cinquante ou soixante personnes. Celle de Londres mêle indifféremment la littérature à la physique. Il me semble qu'il est mieux d'avoir une académie particulière pour les belles-lettres, afin que rien ne soit confondu, et qu'on ne voie point une dissertation sur les coiffures des Romaines à côté d'une centaine de courbes nouvelles.

Puisque la Société de Londres a peu d'ordre et nul encouragement, et que celle de Paris est sur un pied tout opposé, il n'est pas étonnant que les Mémoires de notre Académie soient supérieurs aux leurs : des soldats bien disciplinés et bien payés doivent à la longue l'emporter sur des volontaires. Il est vrai que la Société Royale a eu un Newton, mais elle ne l'a pas produit ; il y avait même peu de ses confrères qui l'entendissent ; un génie comme M. Newton appartenait à toutes les académies de l'Europe, parce que toutes avaient beaucoup à apprendre de lui.

Le fameux docteur Swift forma le dessein, dans les dernières années du règne de la reine Anne , d'établir une académie pour la langue, à l'exemple de l'Académie Française. Ce projet était appuyé par le comte d'Oxford, grand trésorier, et encore plus par le vicomte Bolingbroke, secrétaire d'État,

37 qui avait le don de parler sur-le-champ dans le Parlement avec autant de pureté que Swift écrivait
38 dans son cabinet, et qui aurait été le protecteur et l'ornement de cette académie. Les membres qui la
39 devaient composer étaient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaise :
40 c'étaient le docteur Swift, Prior, que nous avons vu ici ministre public et qui en Angleterre a la même
41 réputation que La Fontaine a parmi nous ; c'étaient M. Pope, le Boileau d'Angleterre, M. Congreve,
42 qu'on peut en appeler le Molière ; plusieurs autres, dont les noms m'échappent ici, auraient tous fait
43 fleurir cette compagnie dans sa naissance. Mais la reine mourut subitement ; les Whigs se mirent
44 dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'académie, ce qui, comme vous croyez bien, fut
45 mortel aux belles-lettres. Les membres de ce corps auraient eu un grand avantage sur les premiers
46 qui composèrent l'Académie Française ; car Prior, Congreve, Dryden, Pope, Addison, etc., avaient fixé
47 la langue anglaise par leurs écrits, au lieu que Chapelain, Colletet, Cassaigne, Faret, Perrin, Cotin, vos
48 premiers académiciens, étaient l'opprobre de votre nation, et que leurs noms sont devenus si
49 ridicules que, si quelque auteur passable avait le malheur de s'appeler Chapelain ou Cotin, il serait
50 obligé de changer de nom. Il aurait fallu surtout que l'académie anglaise se proposât des occupations
51 toutes différentes de la nôtre. Un jour, un bel esprit de ce pays-là me demanda les Mémoires de
52 l'Académie Française. « Elle n'écrit point de Mémoires, lui répondis-je ; mais elle a fait imprimer
53 soixante ou quatre-vingts volumes de compliments. Il en parcourut un ou deux ; il ne put jamais
54 entendre ce style, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons auteurs. « Tout ce que j'entrevois, me
55 dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le récipiendaire, ayant assuré que son prédécesseur était un
56 grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très grand homme, le chancelier Séguier un assez
57 grand homme, Louis XIV un plus que grand homme, le directeur lui répond la même chose, et ajoute
58 que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, et que, pour lui, directeur,
59 il n'en quitte pas sa part.

60

61 Il est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces discours ont fait si peu d'honneur à ce corps :
62 vitium est temporis potius quam hominis. L'usage s'est insensiblement établi que tout académicien
63 répéterait ces éloges à sa réception : ç'a été une espèce de loi d'ennuyer le public. Si on cherche
64 ensuite pourquoi les plus grands génies qui sont entrés dans ce corps ont fait quelquefois les plus
65 mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée ; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont
66 voulu traiter nouvellement une matière toute usée : la nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien
67 à dire et l'envie d'avoir de l'esprit sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand
68 homme ; ne pouvant trouver des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, et ont parlé
69 sans penser, comme des gens qui mâcheraient à vide, et feraient semblant de manger en périssant
70 d'inanition.

71

72 Au lieu que c'est une loi dans l'Académie Française de faire imprimer tous ces discours, par lesquels
73 seuls elle est connue, ce devrait être une loi de ne les imprimer pas.

74

75 L'Académie des Belles-Lettres s'est proposé un but plus sage et plus utile, c'est de présenter au public
76 un recueil de Mémoires remplis de recherches et de critiques curieuses. Ces Mémoires sont déjà
77 estimés chez les étrangers ; on souhaiterait seulement que quelques matières y fussent plus

78 approfondies, et qu'on n'en eût point traité d'autres. On se serait, par exemple, fort bien passé de je
79 ne sais quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche, et quelques
80 autres recherches qui, sous un titre moins ridicule, n'en sont guère moins frivoles.

81

82 L'Académie des Sciences, dans ses recherches plus difficiles et d'une utilité plus sensible, embrasse la
83 connaissance de la nature et la perfection des arts. Il est à croire que des études si profondes et si
84 suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vues si grandes, produiront enfin quelque
85 chose qui servira au bien de l'univers.

86

87 Jusqu'à présent, comme nous l'avons déjà observé ensemble, c'est dans les siècles les plus barbares
88 que se sont faites les plus utiles découvertes ; il semble que le partage des temps les plus éclairés et
89 des compagnies les plus savantes soit de raisonner sur ce que des ignorants ont inventé. On sait
90 aujourd'hui, après les longues disputes de M. Huyghens et de M. Renaud, la détermination de l'angle
91 le plus avantageux d'un gouvernail de vaisseau avec la quille ; mais Christophe Colomb avait
92 découvert l'Amérique sans rien soupçonner de cet angle.

93

94 Je suis bien loin d'inférer de là qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle ; mais il serait
95 heureux que les physiciens et les géomètres joignissent, autant qu'il est possible, la pratique à la
96 spéculation. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain soit souvent ce qui est le moins
97 utile ? Un homme, avec les quatre règles d'arithmétique et du bon sens, devient un grand négociant,
98 un Jacques Coeur, un Delmet, un Bernard, tandis qu'un pauvre algébriste passe sa vie à chercher
99 dans les nombres des rapports et des propriétés étonnantes, mais sans usage, et qui ne lui
100 apprendront pas ce que c'est que le change. Tous les arts sont à peu près dans ce cas ; il y a un point,
101 passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité : ces vérités ingénieuses et inutiles
102 ressemblent à des étoiles qui, placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.

103

104 Pour l'Académie Française, quel service ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue et à la nation, si,
105 au lieu de faire imprimer tous les ans des compliments, elle faisait imprimer les bons ouvrages du
106 siècle de Louis XIV, épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées ? Corneille et Molière
107 en sont pleins ; La Fontaine en fourmille ; celles qu'on ne pourrait pas corriger seraient au moins
108 marquées. L'Europe, qui lit ces auteurs, apprendrait par eux notre langue avec sûreté ; sa pureté
109 serait à jamais fixée ; les bons livres français, imprimés avec ce soin aux dépens du Roi, seraient un
110 des plus glorieux monuments de la nation. J'ai oui dire que M. Despréaux avait fait autrefois cette
111 proposition, et qu'elle a été renouvelée par un homme dont l'esprit, la sagesse et la saine critique
112 sont connus ; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée et
113 d'être négligée.